Sammelband
IV

G. o. 593.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-704559-p0002-6

LETTRE
DU
PRINCE DE PRUSSE
MOURANT,
AU
ROI SON FRERE.

A ERLANG,

Et se vend A BRUXELLES,

Chez J. VANDEN BERGHEN, Libraire, sur la vieille Halle au Bled.

M. DCC. LVIII.

LETTRE
DU
PRINCE DE PRUSSE
MOURANT,
AU
ROI SON FRERE.

SIRE,

Je n'ai plus que vingt-quatre heures à vivre; les Médecins viennent de me l'annoncer : ce n'étoit pas la plus mauvaise nouvelle que je pusse recevoir. Las d'espérer & de crain-

dre, las de faire des vœux dont la fortune se joue, j'envisage avec quelque satisfaction, mon passage prochain à une nouvelle maniére d'être. Son obscurité, qui est tout ce que l'on en connoit, m'inspire de la confiance. Je peux gagner à l'une, & je ne peux rien perdre à l'autre supposition. Si la dissolution du composé me rend aux différens élémens, dont je ne saurois méconnoître en moi l'émanation, j'aurai l'équivalent du néant : la perspective n'a rien de douloureux pour un homme, dont la vie fut remplie d'amertume & de chagrin. Si cette portion de moi-même, que je sens supérieure à mes infirmités, ne subit point la décomposition ; s'il est en moi une ame qui survive à mon corps, elle conservera, sans doute, le sentiment qui lui fut le plus cher, & je serai heureux.

Penser & vous aimer, SIRE, l'habitude m'a rendu l'un aussi néces-sai-

re, que l'autre l'étoit par la nature. Dans le nouvel ordre des choſes, où mon ame doit paſſer, elle conſervera cette double action comme partie de ſon eſſence. Le bonheur de vos Peuples, la gloire de votre regne, votre affection pour votre Famille, feront portion de ſa félicité. Je goute déja le commencement de cette merveilleuſe révolution. Le moment qui va me mettre pour jamais hors de votre vue, me fera rentrer dans l'honneur de vos bonnes graces. Les droits de l'Héritier ne combattront plus dans votre cœur les droits du Frére, la politique du Prince n'étouffera plus la tendreſſe fraternelle; VOTRE MAJESTÉ m'accordera tout, quand je n'aurai plus rien à prétendre.... J'emporte au tombeau le ſentiment délicieux de ce retour. Que n'ai-je en mon pouvoir le changement de votre fortune, comme celui de votre cœur!

Laiſſez-moi, SIRE, laiſſez-moi jouir d'avance du plaiſir d'être chéri de VOTRE MAJESTÉ. Permettez-moi d'anticiper ſur mes funerailles, & de me figurer que je ſuis admis dans votre Conſeil; qu'on y a du reſpect pour ma Perſonne, de la confiance en ma droiture, de la déférence pour mes avis. Un mort ne ſauroit vous allarmer ſur le partage de votre gloire. Le préjugé eſt pour vous, SIRE; & la ſupériorité de votre génie eſt trop bien établie, pour qu'on vous croie redevable à mes conſeils, des heureuſes ſuites de votre déférence pour eux.

Dans ces heures de criſe, où je tâche de ramaſſer & d'exalter toutes les facultés de mon ame, pour une derniére opération, je ne puis, ni ne veux deſcendre à mes griefs perſonnels. Je laiſſe à mes Fils la triſte ſatisfaction de vous entendre regretter de m'avoir fait juſtice trop tard. Je laiſſe à mes Fréres, Henri & Fer-

dinand, le soin de niveler la distance que vous dutes toujours mettre entre les Princes de votre Sang & le reste de vos Sujets. Vos Courtisans me feront justice d'eux-mêmes. Ils m'ont mépriſé, ils ont osé l'afficher. Lorsque le tems les aura consolés de la dépense du deuil, qu'il ne tient pas à moi de leur épargner, ils reconnoitront mes droits & leurs torts. Peut-être, SIRE, je serai trop vengé par mes Fils, par mes Fréres, par vos Amis. Je le prévois; c'est en vain que je souhaite de n'exister que dans le souvenir de VOTRE MAJESTÉ. Oui, SIRE, les regrets de mon Frére suffiroient pour expier à mes yeux les manquemens de mon Roi: je laisserois volontiers la postérité dans l'erreur à mon sujet.

Mais j'ai beau donner l'essor à mon imagination. La petite fiévre qui me consume, n'allume point assez mon sang, pour jetter le trou-

ble dans mon cerveau. Mes idées s'arrangent, elles se produisent avec ordre. J'ai la vue assez perçante pour suivre Phaëton jusqu'au plus haut de sa course. Loin d'être ébloui des rayons qui l'environnent, je vois d'un œil fixe les progressions de son désarroi, les fausses orniéres qu'il sillonne, l'indocilité de ses chevaux, & son propre embarras. Ce n'est qu'en cessant de raisonner, que je m'arrache au triste spectacle de sa chute & du malheur de sa Famille.

VOTRE MAJESTÉ dédaigna mes présages. Comme un autre Cassandre, j'ai vu la Cour & l'Armée insulter au génie qui m'inspiroit. Daignez m'entendre, SIRE, maintenant que je ne puis être soupçonné d'illusion ou de supercherie dans mes augures.

Fuimus Troës, fuit Ilium... C'en est fait, SIRE, de la Puissance & de la Maison de Prusse, si vous continuez de braver l'Europe entiére

conjurée contre vous. Je veux que vous ſoyez ſupérieur à tous les Rois qu'une vie bruyante a rendu fameux ; je conſens qu'avec la même deſtinée qu'eux, vous ayez toujours l'avantage d'être moins renommé par votre chute, que par les grands coups que vous aurez frappé avant que de ſuccomber. Oui, c'eſt vous ravaler que de vous comparer aux Rois guerriers de la Suéde. Vos forces ſont plus grandes que celles de Guſtave-Adolphe ; vous avez plus de lumiére & de prudence que Charles-Guſtave ; vos talens ſont plus nombreux que ceux de Charles XII. Cependant votre horoſcope eſt plus ſiniſtre que le leur. Le premier prévint par ſa mort, l'inconſtance de la fortune ; le ſecond mourut de chagrin, ſur le point d'être humilié ; le dernier ſurvêcut à ſa grandeur & à ſa gloire. Leur cauſe n'avoit point les déſavantages de la vôtre. Charles XII. ſe défendit ; vous avez atta-

qué. On vouloit l'affoiblir; on a droit de vous ruiner. Ses Ennemis lui demandoient de l'indulgence; vous avez beſoin de celle de vos Ennemis. Il avoit à ſe venger; vous êtes un objet de vengeance. On craignoit ſa perſonne, on fut déſarmé par ſa mort; on hait la puiſſance, on redoute la Maiſon de Pruſſe. Leurs Ennemis ne peuvent être appaiſés que par la deſtruction de l'une, & par l'abaiſſement de l'autre. Charles marchoit contre trois Souverains qui l'avoient défié; vous forcez l'Europe entiére à s'armer contre vous. Les Princes ſont ligués contre VOTRE MAJESTÉ par juſtice & par intérêt; les peuples attachent à votre perte le rétabliſſement de la Paix, l'honneur de la Souveraineté, le ſalut du Gouvernement monarchique. L'admiration que vos grandes actions inſpirent, eſt un étourdiſſement ſuivi de crainte & de douleur. On lit dans vos ſuccès,

l'eſclavage du genre humain, l'anéantiſſement des Loix, la dégradation de la ſociété.

Vous m'avez aſſez eſtimé, SIRE, pour ne pas contraindre ma façon de penſer ſur vos Apologies. Moins à préſent que jamais, les ſophiſmes peuvent m'éblouir. Toujours avant que de juger ſur mon Frére & ſur mon Roi, j'ai pris en conſidération ſes intérêts, ſous toutes leurs faces différentes : mon inclination me tenoit bien éloigné de le juger avec rigueur. Dans cette reſſemblance avec le feu Roi, qui m'a ſouvent été reprochée à votre Cour, je n'ai point excepté le reſſentiment contre la Maiſon d'Autriche, par qui ce Prince croyoit avoir été trompé. Oui, j'ai ſouhaité auſſi ardemment que VOTRE MAJESTÉ, de rayer de deſſus la liſte des grandes Puiſſances, celle qui pénétroit les deſſeins & les eſpérances de notre Maiſon, & qui étoit le plus à portée de

les traverſer. Il n'y a point d'Officier dans les Armées de Pruſſe, qui eût monté auſſi gayement que moi la tranchée devant les murs de Vienne. Mais j'ai toujours penſé qu'une haine politique ne devoit pas être auſſi impétueuſe qu'une haine perſonnelle ; qu'elle ne devoit point chercher ſa ſatisfaction à péril égal ; que la douceur, ainſi que la gloire du triomphe, conſiſtoit dans l'art de ſe le ménager ſans riſque. Voilà, SIRE, l'opinion qui mit entre vous & moi ce mur de ſéparation que la mort va renverſer.

J'ai applaudi au plan général de VOTRE MAJESTÉ, lors de votre avénement au Trône. La Puiſſance de Pruſſe, venue à conſiſtence par le gout de l'épargne & du Militaire, devoit être nourrie & accrue par l'économie portée à ſon période par les armes, ſoutenue par l'intrigue & le manége, par une politique peu ſcrupuleuſe. Vous étiez à vous-

même votre modéle. La Hollande, la Suéde & la Savoye, les ſeules Puiſſances qui ſe ſoient élevées, pour ainſi dire, à force de bras, n'avoient avec la Pruſſe aucune reſſemblance aſſez ſuivie, pour vous fournir des exemples. Il vous fallut imaginer vos moyens d'exécution. Si j'avois moins vêcu de trois ans, je n'aurois point connu que la vigueur de votre imagination vous faiſant tout ſaiſir en grand, vous manquates de comparer & d'aſſortir les piéces de détail.

Je vis avec joie, & ſans en être ſurpris, les heureux fruits de vos ſavantes opérations, durant la guerre Pragmatique. Vous prites toujours votre parti à propos. Si vous ne vous étiez pas fié à la France, que vous aviez trompée, toutes vos meſures auroient été juſtes. Vous réparates cette faute à force de génie & de courage : vos ſuccès étoient dûs à votre capacité. Mais vous vou-

lutes paroître avec un trop grand appareil: vous vous découvrites tout entier. On connut avec le caractére tous les reſſorts de votre politique. Lors de la Paix de Dreſde, la machine avoit joué tout ſon jeu: vous ſembliez vous être condamné à la laiſſer dans le repos, juſqu'à ce que le tems eût fait oublier ſon mécaniſme, ou juſqu'à ce que des circonſtances amenées avec art, permiſſent d'attendre tout de ſa force, indépendamment de la ſurpriſe.

Lors de la Paix d'Aix-la-Chapelle, qui cimenta l'union de la Siléſie à la Couronne de Pruſſe, j'étois intimement convaincu que le rôle de Conquérant étoit abſolument fini pour VOTRE MAJESTÉ. Delà ma joie, SIRE, quand je vous vis vous donner tout entier à l'adminiſtration intérieure, & devenir le Légiſlateur de vos Etats. Delà mon chagrin & mes murmures, quand je vous ai vu quitter cette glorieuſe

carriére, pour rentrer dans celle que vous vous étiez vous-même interdite.

Lorſque VOTRE MAJESTÉ entroit en Siléſie, en 1740. avec une puiſſante Armée, pour conſerver le dépôt de cette riche Province à l'Héritiére de Charles VI. contre les armes des Infans d'Eſpagne, & des autres Prétendans qui n'étoient pas encore déclarés, vous donniez, SIRE, un chef-d'œuvre de la politique convenable à la Maiſon de Pruſſe. Préparé à tout événement, vous reſtiez en état de ſaiſir le meilleur parti que les circonſtances vous préſenteroient. Vous pouviez vous approprier cette belle Province, ſi les Cohéritiers étoient aſſez puiſſans pour démembrer la ſucceſſion; & vous pouviez également vous faire un mérite de ſa reſtitution auprès de l'Héritiére, ſi elle avoit été en forces à vous l'arracher. Dans le ſecond cas, la même manœuvre vous de-

meuroit en réſerve pour la premiére occaſion : votre bonne foi avoit pour elle le préjugé du Public. Mais dans le premier cas, où la mine étoit découverte par le ſuccès de ſon jeu, vous deviez renoncer à en faire déſormais aucun uſage : les enfans même ne ſe laiſſent point prendre deux fois de ſuite au même piége.

C'eſt là, SIRE, ce que j'ai eu l'honneur de vous repréſenter, lors de votre premiére marche vers la Saxe. Il vous convenoit de demander, d'extorquer même, le paſſage pour vos Armées, à travers cet Electorat. Mais après vous être aſſuré de la neutralité du Roi Electeur, vous deviez marcher droit à l'Armée Autrichienne. Le ſuccès étoit indubitable : vous auriez diſſipé ces troupes nombreuſes, qui n'étoient point encore accoutumées à ſe tenir enſemble : vous parcouriez la Bohême en conquérant, & l'Impératrice-Reine auroit appré-

hendé

hendé pour Vienne. Ce procédé ouvert & plein de nobleſſe, déconcertoit les intrigues de vos Ennemis, faiſoit bien augurer de votre bonne foi, & perſuadoit à l'Europe entiére que vous ne preniez les armes que pour prévenir une Puiſſance qui machinoit votre perte.

Vous ſavez, SIRE, quelles impreſſions la conduite que vous avez tenue a faites, quand on a vu le faux Ami s'ériger de ſon chef, en Protecteur de ſon égal, ſe donner enſuite à lui pour maître, & peu de jours après produire hautement l'uſurpation préméditée de ſes Etats. Les Souverains & les Peuples ſe ſont dit : *Voilà qu'il joue ſon ancien jeu.* J'oſai alors demander à VOTRE MAJESTÉ quels étoient ſes Alliés, & lui laiſſer appercevoir que ſa partie me ſembloit mal liée & peu sûre. Juſqu'ici l'événement n'a que trop juſtifié mes funeſtes conjectures.

La France, après s'être vengée

en 1744. de votre Traité particulier de 1742. auroit peut-être hazardé de vous recevoir à une nouvelle épreuve, ſi elle avoit entrevu quelque réforme dans vos principes. Elle avoit oublié les hauteurs du Comte de Schmettau, & un intérêt préſent l'auroit peut-être portée à diſſimuler le ton impérieux de vos ſollicitations auprès d'elle, contre la Royauté des Romains d'un Archiduc. Tout-à-coup elle vous a vu paſſer d'un extrême à l'autre, & ſacrifier vos liaiſons avec elle à une ſubite réconciliation avec l'Electeur de Hannovre. Elle vous a vu ſtipuler avec l'Angleterre des articles, dont l'exécution ſurpaſſoit votre pouvoir, & dont l'avantage ne pouvoit être que momentané pour la puiſſance de Pruſſe. En falloit-il plus pour lui perſuader que vous vous promettiez de n'être pas plus ſcrupuleux dans cette guerre, que dans la précédente ? Il n'y a point

d'exemple depuis un siécle, que la France ait été jouée impunément: elle s'est entiérement aliénée de vous ; elle a commencé à vous craindre; elle s'est unie à votre Ennemi pour la défensive. Lorsque la gloire de son Roi a été intéressée à l'oppression de la Maison de Saxe, elle vous a haï : enfin, les insultes que vous avez faites à son Ambassadeur & à un autre de ses Ministres, la défaite de son Armée à Rosbak, vos railleries sur les disgraces des successeurs du Maréchal d'Etrées, ne lui permettent aucun retour vers vous : elle a la querelle publique à soutenir, & son propre honneur à venger.

Votre Majesté pouvoit compter sur quelques Princes de l'Empire, que les liens du sang attachent à la Maison Royale de Prusse, & sur quelques autres, dont vos subsides font le plus fort intérêt, ou que votre voisinage intimide. Vous comp-

tiez encore pour quelque chose le fanatisme des Peuples, sur la Religion dominante en vos Etats.... L'invasion de la Saxe, l'oppression des Etats d'Anhalt & de Mecklenbourg, l'approche des Armées Françoises, votre indifférence trop connue sur le culte, ont dissipé ces espérances. Vos Beaux-Frères même sont entrés dans la Ligue contre vous; ils ont opiné pour votre proscription: le Corps Germanique vous a haï autant que vous pensiez en être craint; il croit sa liberté & son bien-être attachés à la ruine de votre puissance.

La Suéde éclairée sur son véritable intérêt, a pénétré son Roi & déconcerté vos adroites menées. Elle réclame les dépouilles que votre Prédécesseur lui arracha. Le Dannemark voit d'un œil tranquile & content, la Puissance de Prusse sur le point de rentrer dans sa premiére médiocrité, & l'Europe disposée à

recevoir ſes offices pour l'établiſſement d'un nouvel équilibre dans le Nord.

La Pologne ne vous pardonne point, SIRE, l'achat & l'étude des *Réveries du Maréchal de Saxe.* Elle vous ſuppoſe des vues : elle ſouhaite la deſtruction de cette Infanterie Pruſſienne, à laquelle le Maréchal marque ſes poſtes dans le Royaume & le Grand-Duché ; elle veut voir hors d'état de nuire le Prince le plus capable de gouter & d'exécuter le plan de la conquête.

La Ruſſie eſt perſuadée que vos deſſeins ſur elle, vous inſpirerent les inſtances que vous fites à Vienne, pour ſubſtituer à un Traité de Paix ſolemnel, une tréve de deux ans. Elle croit que vous vouliez lier les mains à l'Impératrice-Reine, pour le ſecours de ſon Alliée ; qu'une guerre contre cette derniére étoit le principal objet de vos intrigues en Suéde ; que la Courlande

eſt un morceau à votre bienſéance; que la Pruſſe & la Poméranie Polonoiſes vous conviendroient fort, & que vous trouveriez de ſa part le plus grand obſtacle à cet arrondiſſement; enfin, elle croit avoir à votre abaiſſement le même intérêt que la Maiſon d'Autriche.

La République des Provinces-Unies n'eſt point encore revenue de l'ombrage qu'elle prit de votre voyage en Hollande. Elle jouit de votre embarras; elle eſt prévenue qu'au défaut des Ennemis que vous vous êtes attirés, elle devroit pour ſa ſûreté, vous ſuſciter des affaires.

Les Puiſſances d'Italie, à l'abri du danger préſent, portent leurs ſpéculations dans l'avenir. Elles imaginent le renverſement de l'équilibre Germanique; elles ſuppoſent votre ſupériorité dans cette guerre, le tranſport du Sceptre Impérial dans une autre Maiſon, & elles enviſagent avec horreur le deſpotiſme des

Othons. Trop éloignées de vous pour frapper de concert avec vos Ennemis, elles les invitent à réunir leurs forces contre VOTRE MAJESTÉ; elles les rassurent contre les diversions; elles s'approchent d'eux pour les soutenir, & leur ménager leur ralliement au cas de revers.

Hannovre & l'Angleterre, voilà donc, SIRE, tous vos Alliés. Votre communauté d'intérêt avec le premier, n'est point à l'épreuve. Vous l'avez vu à *Closter-Seven*. Une nouvelle campagne du Maréchal d'Etrées, ou de quelque autre Général que Richelieu, peut ramener votre Allié aux mêmes termes.

L'Anglois est assez bon Géographe pour connoître le peu de communication entre l'Oder & l'Ohio. Il s'est adossé à VOTRE MAJESTÉ pour en être appuyé : il s'éloignera de vous, SIRE, aussi-tôt que vous vous appuyerez sur lui.

Toutes ces combinaisons sont pour

vous, SIRE, entiérement indépendantes de la fortune. Tirées de l'ordre & de la nature des choſes, elles ne peuvent être démenties que par des miracles. Vous ne devez compter que ſur vos propres forces, & elles n'ont aucune proportion avec celles de vos Ennemis. L'Europe eſt trop éclairée, les Cours ont trop l'uſage des affaires, pour êtes miſes en défaut par quelqu'un de ces coups de génie qui dans les ſiécles d'ignorance bouleverſoient les Etats. On vous diſputera toujours le terrain pied à pied, ſoit en campagne, ſoit dans le cabinet. Votre profonde Politique ſera réduite à de petites intrigues aiſées à démaſquer, & auſſi-tôt détruites que découvertes.

Qu'ont produit à VOTRE MAJESTÉ les reſſorts de ce genre? Plus elle a prouvé qu'elle connoiſſoit les intentions de la Saxe, plus elle a rendu ſon invaſion odieuſe.

On a vu que pour vous procurer ces connoissances, votre Ministre Malzham avoit dégradé son caractére, & que par des moyens proscrits dans la société, tout ce que vous avez découvert, est que le Roi Electeur de Saxe n'aimoit pas la puissance de Prusse, qu'il l'a craignoit, & qu'il n'osoit même projetter de se défendre contre elle. Des piéces dérobées font contre l'accusateur qui les produit, si elles ne font pas constter du crime qu'il impute.

La corruption d'un Ministre, la trahison d'un Général ne sauroient être long-tems cachées. Le Ministre est dépose, le Général est rappellé, & leur faute guide le Souverain pour un meilleur choix.

La confiance qu'on inspiroit à VOTRE MAJESTÉ en ces petites ressources, porte avec soi la conviction de l'insuffisance de ses forces. Et en effet, SIRE, que pouvez-vous espérer à la longue, de deux cens mille

ſoldats, que vous appréhendez de conduire au loin, & dont vous êtes obligé de faire garder une moitié par l'autre, dans vos camps? Je m'en promettrois plus avec cinquante mille volontaires, dont le cœur ſeroit autant à vous que le bras. C'eſt avec une pareille armée que Guſtave-Adolphe a parcouru l'Allemagne, & que Charles XII. a reculé pendant neuf ans ſa cataſtrophe; c'eſt avec un pareil Corps d'élite que vous iriez de Breſlau à Vienne, comme de Rosbak à Liſſa : au lieu que cette maſſe d'hommes raſſemblés ſans choix, & unis ſans affection, ſe meut & choque toujours avec aſſez de lenteur, pour donner le tems à l'Ennemi qui vient à elle, de dégager l'Ennemi qui lui fait tête.

Puiſſé-je me tromper, SIRE. Faſſe le Ciel que la fortune de vos armes ſoit invariable!.. Vous ferez la paix: votre épuiſement ne ſera guères moindre que celui de vos Ennemis:

vous vous ſerez fait raiſon de vos allarmes : vous rentrerez triomphant dans la poſſeſſion de tous vos Etats, & l'Europe aura éprouvé combien vous êtes puiſſant, combien vous êtes redoutable. Tant de gloire & de bonheur que je vous ſouhaite avec l'ardeur la plus ſincére, & que je n'oſe eſpérer, ne fera que rendre votre perte & la ruine de notre Maiſon plus certaines, ſi vous laiſſez ſubſiſter le péril de vos voiſins & les préjugés du Public....

Mais pourquoi VOTRE MAJESTÉ attendroit-elle juſqu'à des tems dont l'exiſtence eſt ſi douteuſe, pour aſſurer ſa gloire, le ſalut de ſes Etats, le bonheur de ſes Peuples ? Daignez conſidérer, SIRE, les conditions d'une Paix qui vous ſeroit dictée par les Puiſſances liguées contre vous, après des Victoires déciſives.

La Maiſon de Saxe ſuffit pour vous accabler par ſes prétentions.

Supérieur à tous vos Ennemis, vous lui devrez des dédommagemens. Que ſera-ce ſi elle peut avoir ſon recours en juſtice réglée? Votre chere Siléſie payera-t-elle à l'Impératrice-Reine ſes allarmes, ſes pertes & tant de ſang répandu? L'Empire vous fera expier l'infraction des Traités de Weſtphalie, par l'abandon des aquiſitions qu'ils vous adjugerent. Le Corps Germanique dépouillera votre Electorat de ſes prérogatives, pour venger les Princes & Etats dont vous avez inſulté les droits & priviléges. La Ruſſie voudra-t-elle avoir contribué gratuitement au rétabliſſement de l'équilibre? La Suéde en ſera-t-elle pour les fraix de ſes armemens? Quelles ſatisfactions la France n'exigera-t-elle pas? En tort avec tous les Souverains, condamné par tous les Peuples de l'Europe, vous n'aurez donc été ſupérieur aux autres hommes, que pour le malheur de vos ſujets

& pour la ruine de votre Maiſon.

Ah! SIRE, que je mourrois content, ſi je croyois que vous daignerez enviſager cette hideuſe perſpective! Peu de jours avant la Bataille de Pultova, Charles XII. refuſoit encore de traiter, ailleurs qu'à Moſcou, la Paix que le Czar lui offroit, & peu de jours après il étoit fugitif en Crimée. Avant qu'un revers vous faſſe trouver vos Ennemis ſourds à vos propoſitions; avant que l'action de toutes leurs forces bien compaſſée, ait rendu votre perte inévitable, laiſſez-vous fléchir par l'intérêt de votre gloire, par celui de votre Maiſon, par les vœux de vos Peuples, par les priéres d'un Frére qui meurt tout à Dieu & à Vous.

FIN.

155 112

ULB Halle 3
006 625 738

VD 18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-704559-p0037-1

TRE

PRUSSE

ANT,

FRERE.

ANG,

UXELLES,

HEN, Libraire, sur
au Bled.

VIII.

Farbkarte #13
B.I.G
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-704559-p0039-6